

UN BRILLANT AVENIR

Gallimard

Catherine Cusset est née à Paris en 1963 et vit à New York. Elle a publié neuf romans dont *À vous, Jouir, En toute innocence, Le problème avec Jane*, Grand Prix des lectrices de *Elle* 2000, *La haine de la famille, Confessions d'une radine* et *Amours transversales*. *Un brillant avenir* a reçu le Goncourt des lycéens en 2008. En 2009, elle publie aux éditions du Mercure de France un récit, *New York. Journal d'un cycle*.

À la mémoire de John Jenkins (né Bercovici) et de Rubin Berkovitz?
Pour Jérôme Cornette, 1969-2008

Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.
À Ann, Vlad et Claire

J'ai de plus en plus l'impression que le temps n'existe absolument pas, qu'au contraire il n'y a que des espaces imbriqués les uns dans les autres [...], que les vivants et les morts au gré de leur humeur peuvent passer de l'un à l'autre, et plus j'y réfléchis, plus il me semble que nous qui sommes encore en vie, nous sommes aux yeux des morts des êtres irréels.

W. G. SEBALD (*Austerlitz*)

PREMIÈRE PARTIE*Fille***Chapitre 1****2003 JUSTE LE SILENCE**

Alors qu'Helen déplie le matelas gonflable, elle entend Jacob tirer la chasse et ouvrir la porte de la salle de bains. Elle lève les yeux et voit son mari dans son pyjama gris à rayures blanches qui la dévisage, debout à l'entrée du salon. Elle en est agacée. Non parce qu'il ne propose pas son aide — ce n'est pas difficile de gonfler le matelas, et Jacob est devenu si maladroit qu'il vaut mieux se débrouiller sans lui — mais parce qu'il ne pose pas la question qui le tracasse de toute évidence : pourquoi sa femme couche-t-elle dans le salon? Elle décide de garder le silence. Il peut encore articuler trois mots.

Elle ne lui demande pas non plus s'il a pris les médicaments qu'elle a laissés sur le bar de la cuisine avec un verre d'eau. S'il saute une dose, tant pis. Il n'en mourra pas. Parfois elle n'en peut plus de penser, parler, agir pour deux. C'est elle qui sort de leur emballage les vingt-quatre cachets quotidiens, et elle doit lui rappeler de les avaler. Aujourd'hui il a encore oublié de ramasser le courrier. Elle a patiemment attendu trois jours, multipliant les allusions aux factures qu'il fallait payer. En vain. Comme la boîte aux lettres était pleine, elle a fini par le lui dire

SKVĚLÁ BUDOUCNOST**O lásce, jež vzdorovala předsudkům**

Za cenné rady, připomínky a překlad veršů děkuji
PhDr. Libuši Valentové, CSc.

Š.B.

*Památce Johna Jenkinse (rozeného Bercovici) a Rubina Berkovitzze
Jérômu Cornettovi, 1969-2008*

...když stojí na zemi, kde posměch v tvář mu číší, při chůzi
vadí mu pár hřidel olbřímích.

Charles Baudelaire¹

Věnuji Ann, Vladovi a Claire

...stále víc mi připadá, že čas vůbec neexistuje a jsou jen různé, podle nějaké vyšší stereometrie do sebe vklíněné prostory, mezi nimiž mohou živí i mrtví podle libosti přecházet, a čím víc na, to myslím, tím víc se mi zdá, že my, kteří jsme ještě naživu, jsme v očích mrtvých nereálné bytosti.

W. G. Sebald²

PRVNÍ ČÁST*Dívka***1.****2003. Jenom ticho**

Helen si roztahuje nafukovací matraci a slyší Jakoba splachovat a otvírat dveře od koupelny. Zvedne oči a uvidí manžela v šedém pyžamu s bílými proužky, jak stojí na prahu obývacího pokoje a zkoumavě na ni hledí. Popudí ji to. Ne proto, že jí nenabídne pomoc — nafouknout matraci nedá žádnou práci a Jakob je poslední dobou tak nešikovný, že si raději poradí bez něho — ale proto, že jí nepoloží otázku, která ho zjevně sužuje: proč spí jeho žena v obývacím pokoji? Rozhodne se, že bude mlčet. Mluvit snad Jakob ještě umí.

Ani se ho neptá, zda si vzal léky, které mu se sklenkou vody nechala v kuchyni na baru. Jestli vynechá jednu dávku, tak ať. Na to neumře. Občas už má toho dost myslet, mluvit a jednat za oba. Nestačí, že mu denně chystá čtyřicet pilulek, ještě aby mu připomínala, že je má polknout. Dnes zase zapomněl vybrat ze schránky poštu. Trpělivě čekala tři dny a čím dál častěji dělala narážky na složenky, které je třeba zaplatit. Marně. Jelikož byl kastlík na poštu plný, nakonec mu to řekla. Omluvil se, ale tím se

Il s'est excusé, mais ça ne change rien. Ce n'est pas seulement la maladie, ni l'âge. Soixante-douze ans n'est pas si vieux. Mais il ne fait plus aucun effort. Et ce sera de pire en pire. Elle n'a pas envie d'y penser. C'est trop triste.

Elle appuie sur le bouton et le lit se gonfle lentement avec un grondement de moteur. Les épaules tombantes, les bras pendant le long du corps, Jacob la regarde toujours, figé comme une statue de sel. Il croit peut-être qu'elle est fâchée à cause du courrier ou parce qu'il l'a empêchée de dormir la nuit dernière en allant dix fois aux toilettes. Ou il se demande ce qu'il a bien pu oublier d'autre. Un peu d'inquiétude secouera ses neurones et ne lui fera pas de mal. D'ailleurs, s'il veut savoir, il n'a qu'à demander : « Lenoush, pourquoi dors-tu ici ce soir? » Elle lui répondra aussitôt, gentiment, et il verra que ce n'est pas à cause de lui. Elle n'est pas fâchée contre lui. Ce n'est pas sa faute s'il est malade, bien sûr. Elle voudrait juste qu'il fasse un petit effort. Un tout petit, tout petit effort.

Quand elle lève les yeux, Jacob n'est plus là. Il s'est retiré en silence. À moins qu'elle ne l'ait pas entendu dire bonne nuit. La porte de la salle de bains se referme. La chasse d'eau résonne, pour la deuxième fois en moins de dix minutes. Elle finit de gonfler le matelas, met les draps et la couverture, puis sort sur la terrasse.

À travers le rideau, elle peut voir que la lumière dans la chambre est éteinte. Jacob doit dormir. Il n'a aucun problème pour s'endormir. Elle s'appuie contre la balustrade, allume une cigarette et regarde le miroir noir de l'Hudson entre les tours Trump. C'est une belle nuit claire de la mi-septembre, pleine d'étoiles. Elle aspire sur la cigarette, tire de profondes bouffées, rejette la fumée. La terrasse est son royaume, où elle ne dérange personne, où personne n'est là pour la juger. C'est pour la terrasse et sa vue éblouissante sur la rivière, les tours de Midtown et les falaises du New Jersey qu'elle a choisi cet appartement quand ils ont emménagé à Manhattan il y a sept ans. Elle recule, s'assoit sur la chaise en plastique blanc, éteint sa cigarette et en allume une autre. À la télévision ce soir, elle a entendu dire que le vent soufflerait fort mercredi. Il faudra transporter les plantes à l'intérieur demain matin. Demain soir, Camille sera là et elle n'aura pas le temps. Elle boit un peu de Pepsi et se lève, enfonçant le mégot dans le cendrier plein. Juste avant de quitter la terrasse, elle va chercher sur l'étagère dans le coin Sa sirène en plastique bleu et rose qui fait des bulles automatiquement. Elle la pose près du cendrier. Camille adore les bulles.

Son bébé chéri. Mais ce n'est plus un bébé, Une grande fille de quatre ans. Pendant l'été son petit ventre a fondu, et depuis qu'elle est rentrée de France, elle n'utilise plus la poussette. Elle était si mignonne, dimanche, quand elle a pris la main de son grand-père et lui a dit en français : « Toi aussi, Dada * danse ! » Elle aime tant son grand-père ! Le silence de Jacob ne lui fait pas peur. Elle a sans cesse des choses à lui raconter. C'est vraiment une enfant spéciale — un gracieux et joyeux petit elfe.

Helen rentre dans l'appartement, marche droit jusqu'à la cuisine et appuie sur l'interrupteur. Rien sur le plan de travail. Pas de cachet ni de papier argenté. Elle ouvre le placard sous l'évier et vérifie la poubelle. Les emballages des médicaments s'y trouvent. Il n'a pas oublié. Elle soupire de soulagement, et un sourire éclaire son visage. Il y a donc encore de l'espoir. Elle aurait dû être plus gentille ce soir. Elle le félicitera demain

na věci nic nemění. To není jenom nemocí a věkem. Dvaasedmdesát let není žádné stáří. Jenže on už se vůbec nesnaží. A bude to čím dál horší. Nechce se jí na to myslet. Je to příliš smutné.

Stiskne spínač a postel se za vrčení motoru pozvolna nafukuje. Jakob na ni neustále upřeně hledí se svěšenými rameny a pažemi spuštěnými podél těla, strnulý jako solný sloup. Možná si myslí, že ji naštvála ta pošta nebo to, že se kvůli němu poslední noc nevyspala, protože šel desetkrát na záchod. Anebo přemýšlí, jestli nezapomněl ještě něco dalšího. Trocha nejistoty mu čechrá neurony a nijak mu neublíží. Ostatně, pokud chce vědět víc, tak ať se zeptá: „Lenuš, proč spíš dneska tady?“ Mile mu hned odpoví a on uvidí, že to není kvůli němu. Nezlíbí se na něj. Vždyť přece nemůže za to, že je nemocný, to dá rozum. Jen by si přála, aby se trochu snažil. Docela malounko.

Když zvedne oči, Jakob už tam není. V tichosti se vytratil. Pokud ovšem nepřeslechla jeho dobrou noc. Znovu se zavřou dveře od koupelny. Opět se ozve spláchnutí, nejméně druhé za deset minut. Dofoukne matraci, natáhne na ni prostěradlo, připraví si přikrývku a pak vyjde na terasu.

Přes záclonu může vidět, že v pokoji už se nesvítil. Jakob už nejspíš spí. S usínáním nemá problém. Helen se opře o zábradlí, zapálí si cigaretu a zadívá se na černé zrcadlo Hudsonu mezi Trumpovými věžemi. Je krásná zářijová noc, jasná a plná hvězd. Potáhne kouř hluboko do plic a vyfoukne ho. Terasa je její království, kde nikoho neruší a kde ji nikdo nesoudí. Právě kvůli terase a nádhernému výhledu na řeku, midtownské věže a útesy v New Jersey si vybrala tenhle byt, když se před sedmi lety stěhovali na Manhattan. Udělá krok zpátky a posadí se na bílou umělohmotnou židli, zamáčkne cigaretu a zapálí si další. Dnes večer v televizi zaslechla, že ve středu se přičene silný vítr. Hned ráno bude třeba přenést květiny dovnitř. Večer přijde Camille a ona nebude mít čas. Upije pepsi-koly a vstane. Zatlačí nedopalek hluboko do plného popelníku. Než opustí terasu, ještě si vezme z police v rohu sirénu z růžo-vozeného plastu, která vyfukuje bubliny. Položí ji vedle popelníku. Camille bubliny zbožňuje.

Její milované děťátko. Není už ale žádné mrně. Je to velká čtyřletá slečna. Během léta se jí ztratilo břicho a od návratu z Francie nepoužívá kočárek. V neděli byla tak roztomilá, když vzala dědečka za ruku a řekla mu francouzsky: „Dědo, zatancuj si se mnou!“ Má dědečka tak ráda! Jakobovo mlčení ji neděsí. Neustále mu něco vypráví. Opravdu je úžasné dítě — líbezný a veselý skřítek.

Helen se vrátí dovnitř, zamíří rovnou do kuchyně a stiskne vypínač. Na kuchyňské lince není nic. Žádné pilulky ani stříbrný papír. Otevře skřínek pod dřezem a zkontroluje odpadkový koš. Jsou tam obaly od léků. Nezapomněl. Vydechne si úlevou a tvář jí rozzáří úsměv. Tak je tedy stále ještě naděje. Měla být dnes večer milejší. Zítra ráno ho pochválí.

Jde si vyčistit zuby, zhasne světlo a lehne si. Dveře od

matin.

Elle va se brosser les dents, éteint la lumière et se couche. La porte de la salle de bains s'ouvre, puis se referme. Ce sera encore une nuit mouvementée. L'obscurité n'est pas complète grâce à l'écran lumi-neux de la télévision et aux lumières des tours Trump. Les yeux ouverts, elle regarde la pièce en l'imaginant d'ici six à huit semaines avec les nouveaux meubles, débarrassée de ces lourds canapés marron qui étaient parfaits pour le New Jersey, mais qu'elle ne peut plus supporter. Elle est surtout contente du fauteuil à trois positions. Elle a écume tous les magasins de meubles de Manhattan avant de trouver ce qu'elle cherchait à un prix raisonnable, Jacob aura enfin un siège confortable pour lire, écouter de la musique et regarder la télévision. Quant à la banquette, elle a une structure en aluminium si légère qu'on peut la déplacer sans effort. Elle n'aura pas besoin de se pencher pour balayer dessous.

Helen ouvre les yeux. Elle a dû s'endormir. La télévision est toujours allumée, sans le son. Une femme blonde sourit, exhibant deux rangées de dents blanches éclatantes, et la caméra se rapproche de son cou jusqu'à montrer un petit pendentif en diamant. 29 dollars 99 seulement, et une parfaite imitation. Ce serait un bon cadeau de Noël pour Marie. Helen entend tirer la chasse d'eau et appuyer sur l'interrupteur, une fois, deux fois, trois fois. Il n'arrive pas à éteindre la salle de bains. Elle a pourtant mis ces plastiques fluorescents rouges et verts sur les interrupteurs, afin qu'il sache où appuyer. Dans la journée il y arrive sans problème, même avec ses mains tremblantes. La nuit, son trouble s'accroît.

Quand elle rouvre les yeux, il est quatre heures vingt. La pièce est silencieuse. Quelque chose a dû la réveiller. La chasse d'eau peut-être. Elle aussi a envie d'aller aux toilettes. Elle a du mal à s'extirper de son lit gonflable au niveau du sol et à se lever. Elle met ses chaussons. En sortant de la salle de bains, elle entre à pas de loup dans la chambre. Les meubles blancs se distinguent nettement dans Sa pénombre. La température s'est rafraîchie. Jacob a repoussé la couverture et dort découvert. Comme si tous ses maux ne suffisaient pas, il va attraper un rhume. Elle s'approche, attrape la couverture et le recouvre. Il ne peut vraiment rien faire sans elle. Même pas dormir. Elle s'éloigne quand la pensée l'effleure que le visage de Jacob est étonnamment blanc. Elle se retourne brusquement et s'avance vers le lit. Elle pousse un cri.

Il y a un sac en plastique sur sa tête.

Elle croit qu'elle hallucine. Mais ses yeux s'habituent à l'obscurité et elle distingue nettement le sac en plastique blanc marqué AS en grosses lettres vertes, du supermarché *Associated Supermarket* en bas de leur immeuble. Il couvre jusqu'au cou le visage de Jacob. Elle fait un pas en avant.

« Jacob ! Jacob ! »

Il ne bouge pas. Elle tend la main, s'empare d'une poignée, et tire. Mais le sac est coincé sous la tête. Elle s'arrête, paniquée. Elle a peur de voir ce qu'il y a dessous. Et elle laisse partout ses empreintes... Sa main reste suspendue. Impossible de poursuivre son geste et sa pensée. Trop menaçant, trop affreux.

Elle court hors de la chambre, jusqu'à la table d'ordinateur dans le salon sur laquelle est posé le téléphone. Malgré son tremblement, elle réussit à appuyer sur les touches 911. Une femme lui répond après deux sonneries.

« Mon mari ! Oh, oh, oh ! Il... il a un sac sur la tête, un sac en plastique !

Il est conscient, madame ?

Je ne sais pas ! Il dormait, je l'ai entendu aller aux toilettes, je couchais dans le salon, je me suis levée et comme il faisait froid je suis entrée dans la chambre... et il avait un sac... » Elle éclate

koupelny se otevřou a pak se zavřou. Zase ji čeká neklidná noc. Díky zářící televizní obrazce a světům z Trumpových věží není úplná tma. Má otevřené oči, rozhlíží se po místnosti a vybavuje si, jak si do ní před šesti až osmi týdny nechali přivést nový nábytek, zbavili ji těžkých kanapí z kaštanu, jež se jim v New Jersey dokonale hodila, ale jí už vadila. Hlavně má radost z křesla nastavitelného do tří poloh, Prošmejdila všechny obchody na Manhattanu, než našla za rozumnou cenu, co hledala. Jakob bude mít konečně pohodlné sezení při čtení, poslechu hudby a sledování televize. A nové sedátko je z hliníku a tak lehounké, že si je lze bez námahy přesunout kamkoli. Nemusí se shýbat, až pod ním bude chtít zamést podlahu.

Helen otevře oči. Musela na chvíli usnout. Televize s vypnutým zvukem stále běží. Blondýnka na obrazovce se usmívá a ukazuje dvě řady zářivě bělostných zubů. Kamera najíždí k jejímu hrdlu, takže je zřetelně vidět diamantový přívěsek. Tak dokonalá imitace za pouhých třicet dolarů. To by byl skvělý vánoční dárek pro Marii, Helen slyší spláchnutí a cvaknutí vypínače, jednou, dvakrát, třikrát. V koupelně se mu nepovedlo zhasnout, přestože na vypínače nalepila červené a zelené světélkující fólie, aby věděl, kam sáhnout. Ve dne s tím nemá žádný problém, přestože se mu třesou ruce. V noci zmatkuje mnohem víc.

Když znovu otevře oči, je za deset minut půl páté. V pokoji vládne ticho. Něco ji muselo probudit. Možná spláchnutí. I jí se chce na záchod. Z nafukovací postele na úrovni podlahy jí dělá potíže vstát. Nazouvá si papuče. Poté, co vyjde z koupelny, vklouzne jako myška do pokoje, V pološeru se zřetelně rýsuje bílý nábytek. V místnosti je chladněji. Jakob se odkopal a spí odkrytý. Jako kdyby těch starostí nebylo dost, ještě chytne rýmu. Přistoupí blíž, uchopí deku a přikryje ho. Bez ní už je opravdu nemožný. Už nedokáže ani sám spát. Chystá se vzdálit, když vtom ji napadne, že Jakob má podivně bílý obličej. Prudce se otočí a vykročí k lůžku. Z úst se jí vydere výkřik.

Jakob má přes hlavu navlečenou igelitovou tašku.

Připadá jí, že blouzní. Oči však přivyknou tmě a ona jasně vidí bílou igelitovou tašku a na ní velká zelená písmena AS ze supermarketu *Associated Supermarket*, který mají v přízemí domu. Zakrývá Jakobovi tvář až po krk. Přistoupí ještě o krok blíž.

„Jakobe! Jakobe!“

Nepohne se. Natáhne ruku, uchopí tašku za ucho a zatáhne. Ta však nepovolí, drží pod hlavou. Helen propadá panice a přestává tahat. Bojí se, co uvidí pod ní. A všude nechává otisky... Zastaví ruku uprostřed pohybu. Nedokáže ho dokončit, stejně jako myšlenku, Je to příliš hrozné, příliš strašné.

Vyrazí z ložnice a běží ke stolu s počítačem v obývací místnosti, na němž leží telefon. Navzdory třesoucí se ruce se jí podaří vymačkat číslo 911. Po dvojím zazvonění se ozve žena.

„Můj manžel! Ach, ach... Má... na hlavě pytel, igelitovou tašku!“

„Paní, je při vědomí?“

„Já nevím! Předtím spal, slyšela jsem ho jít na toaletu, já jsem spala v obývací. Pak jsem vstala, a protože byla zima, vešla jsem do pokoje a... on měl na hlavě tu věc...“

en sanglots.

« Madame, calmez-vous. Donnez-moi votre adresse. Parlez clairement. »

Elle indique son adresse, le numéro de l'appartement, le numéro de téléphone.

« Vous avez ôté le sac ? demande l'opératrice.

Non ! Je n'ose pas...

Enlevez-le tout de suite.

Il faut que j'aile dans la chambre, là je suis dans le salon, je... Allez-y. Enlevez le sac, revenez au téléphone et faites ce que je vous dirai. »

Elle pose le combiné près du téléphone et retourne dans la chambre. Elle a du mal à respirer. Contournant le lit, elle s'approche de Jacob. Sans le regarder, elle met ses mains sur le sac, près du haut de sa tête, prend le plastique entre ses doigts et tire. Le sac ne bouge pas, bloqué par le poids de la tête. Elle doit agripper le plastique de ses deux mains et bander ses muscles pour réussir à l'ôter, Jacob n'ouvre pas les yeux. Elle fait le tour du lit pour décrocher le téléphone sur la table de chevet de l'autre côté.

« J'ai enlevé le sa.

Il respire?

Je ne sais pas, je ne sais pas, ooooh...

Madame, tenez bon, j'ai besoin de vous. Il faut que vous basculiez sa tête en arrière. Vous m'entendez? Mettez vos doigts sous son menton et basculez sa tête en arrière. »

Helen retourne de l'autre côté du lit. Elle ne peut toujours pas le regarder. Que doit-elle faire? Elle revient prendre le téléphone.

« Je ne sais pas, je ne comprends pas ce que vous dites, je ne peux pas le faire, je ne sais pas...

Madame, écoutez-moi. N'ayez pas peur, Vous avez déjà pris un cours de secouriste?

De quoi?

De secouriste. Vous devez basculer sa tête en arrière pour qu'il n'avale pas sa langue. Ensuite, vous lui pincez le nez et vous lui faites du bouche-à-bouche. Puis vous appuyez très fort sur sa poitrine. »

Cette femme lui parle chinois. « Je suis désolée, je ne sais pas, je ne peux pas, oh, s'il vous plaît...

— Madame, j'entends les sirènes dans le téléphone. Les secours arrivent. Ils seront à votre porte dans quelques minutes. Ouvrez-leur. D'accord? »

Les sirènes? Helen n'entend rien. Juste le silence.

Chapitre 2

1941 LA PETITE FILLE DE BESSARABIE

Il y a l'avant et l'après.

L'avant. Pieds nus courant sur l'herbe. L'odeur de terre mouillée après la pluie. Les boutons-d'or qu'elle cueillait. Pour sa mère? Elle imagine le visage aux pommettes écartées, le sourire, le fichu couvrant les cheveux châtain clair attachés en chignon, la robe bleu ciel et le tablier blanc. « Les enfants! Venez goûter ! » L'image de mère qu'elle a dû voir, plus tard, dans un livre pour enfants.

Il y avait des animaux. Elle en est sûre. Les moutons contre lesquels elle se pelotonnait, les agneaux qui mangeaient des feuilles dans le creux de sa main. Elle les entend bêler. Et des vaches. Elle voit Bunica sur un tabouret de bois, en train de les traire. « Tiens, Nounoush. Bois. C'est bon pour toi. » Elle n'aimait pas le lait. Elle obéissait.

Elle se rappelle l'église en bois blanc avec sa longue flèche. Sur le banc elle était assise à côté de sa grand-mère. « Chuut... » grondait Bunica. Qui faisait du bruit ? Les deux garçons ? Elle

rozvzlykala se.

„Paní, uklidněte se. Řekněte mi svou adresu. Mluvte klidně," Nadiktuje adresu, číslo bytu, telefonu. „Sundala jste mu tu tašku?" ptá se operátorka. „Ne! Bojím se..." „Okamžitě ji sundejte."

„To bych musela jít do ložnice, teď jsem v obýváku, já..."

„Běžte tam. Sundejte ten pytel a vraťte se k telefonu, dělejte, co vám řeknu."

Položí sluchátko vedle telefonu a vrátí se do ložnice. Těžce dýchá. Obejde postel a přiblíží se k Jakobovi. Nedívá se na něj, jen položí ruce na tašku v horní části hlavy, uchopí ji mezi prsty a potáhne. Ta však pevně drží tíhou hlavy a ani se nepohne. Musí igelit popadnout oběma rukama a napnout svaly, aby ho dokázala stáhnout. Jakob neotvírá oči. Helen obejde lůžko a zvedne sluchátko telefonu položeného na druhé straně nočního stolku.

„Sundala jsem tu tašku."

„Dýchá?"

„Já nevím, já nevím, ááá..."

„Paní, vydržte, potřebuju vás. Musíte mu zvrátit hlavu dozadu. Slyšíte mě? Dejte mu dva prsty pod bradu a vraťte mu hlavu dozadu."

Helen jde zpět ke druhé straně lůžka. Stále se na něj nemůže podívat. Co má dělat? Vrací se k telefonu a znovu bere do ruky sluchátko.

„Já nevím, nerozumím tomu, co mi říkáte, nemůžu to udělat, já nevím..."

„Paní, poslouchejte mě. Nebojte se. Absolvovala jste kurz první pomoci?"

„Čeho?"

„První pomoci. Musíte mu zvrátit hlavu nazad, aby mu nezapadl jazyk. Pak mu zacpěte nos a dejte mu umělé dýchání. Potom mu velmi silně stlačíte prsa."

Ta žena snad na ni mluví čínsky.

„Je mi líto, já nemůžu, já nemůžu, ach prosím vás..."

„Paní, v telefonu už slyším houkačku. Každou chvíli k vám dorazí pomoc. Za pár minut budou u vašich dveří. Otevřete jim, ano?"

Houkačka? Helen neslyší nic. Jenom ticho.

2.

1941. Dívenka z Besarábie

Je předtím a potom.

Předtím. Bosé nohy běžící v trávě. Vůně mokré hlíny po dešti. Pryskyřníky, které trhala. Pro maminku? Představovala si tvář s nachovými líčky, úsměv, šátek zakrývající světle kaštanové vlasy svázané do drdolu, šaty barvy nebeské modří a bílou zástěru.

„Děti! Svačina!" To byl obrázek matky, který musela někdy později vidět v knížce pro děti.

Byla tam zvířata. Tím si je jistá. Ovce, k nimž se tuhla, jeh-ňátka, jež jí žrala z dlaně listy. Slyší je pobekávat. A krásy. Před očima má Buniku,^{3'} jak je dojí vsedě na dřevěné stoličce. „Na, Nunuš. Napij se. To je pro tebe dobré." Mléko jí nechutnalo. Ale vždycky poslechl.

Vzpomíná si na bílý dřevěný kostel s protáhlou špicí. V lavici sedávala vedle babičky. „Pst..." napomínala Bunica. Kdopak to asi vyrušoval? Ti dva chlapi? Nevidí je, ale měli by sedět na lavici kousek od ní. Bunica měla širokou sukni

ne les voit pas, mais ils devaient être assis près d'elle sur le banc. Bunica avait une jupe large avec deux grandes poches où Elena jetait ses boutons-d'or en rentrant de la messe. Le dimanche, elle n'avait pas le droit de courir. Elle portait sa jolie robe et des chaussures. Le dimanche soir, Bunica préparait les raviolis au fromage. Les *koltunach*. Moelleux et sucrés dessus, presque acides dedans. Bu fromage blanc crémeux dans une pâte à nouilles. Plus tard elle en mangerait aussi mais ils restent associés à l'herbe, à la terre mouillée, à la flèche blanche de l'église, à la robe d'été, aux boutons-d'or et aux bêlements des agneaux. Et aux cerises. Vertes mais sucrées, juteuses.

Les yeux clos, elle voit la lumière qui décline sur la ferme. Elle sent l'odeur écœurante du lait qu'on vient de traire. Elle voit sa grand-mère sur le tabouret de bois, sa jupe étalée autour d'elle. Il est probable que Bunica trayait les vaches à l'aube et pas au crépuscule. Alors pourquoi se rappelle-t-elle ce moment de la journée, quand la lumière devrait, bleussait, devenait nuit?

Il y avait une grande cour. Un sol en terre battue. Les enfants jouaient là toute l'année. À cache-cache. À chat perché. *Unu, dot, trei...* Et une route sinueuse à travers la campagne. À la fin de la route, une maison vers laquelle elle se dirigeait. Sa maison? Quelqu'un à qui ils rendaient visite? Elle ne sait plus. Elle voit juste la route, et sait qu'il y avait une maison au bout.

C'est tout ce qui reste. Rien ne dit que ce soit de vrais souvenirs. Cette ferme, c'est peut-être celle de ses livres d'enfant.

L'après : la grosse villa rose à Kichinev, la capitale, où elle s'est retrouvée d'un jour à l'autre avec sa grand-mère, chez son oncle et sa tante. Des gens de la ville, qu'elle n'avait jamais vus à la ferme. Son oncle travaillait dans un hôpital. Sa tante, la sœur de sa mère, portait des chaussures à talons hauts. Bunica lui dit que sa mère avait eu un accident et qu'elle était au ciel, d'où elle voyait Nounoush à toute heure du jour et de la nuit. Pour plaire à maman il fallait être une petite fille très gentille et très sage. Elle était polie, gentille, calme, reconnaissante. Bonjour tata, bonjour tonton, merci beaucoup, de rien et s'il vous plaît.

En face de la chambre qu'elle partageait avec sa grand-mère se trouvait l'immense salon aux murs recouverts de soie bleue. Elle apprit à ne pas déranger les franges des tapis persans. Le revêtement des fauteuils Louis-XV était assorti aux rideaux. Elle admirait les ornements dorés de la commode et du secrétaire. « Style Empire », l'informa sa tante, flattée que la petite s'intéresse à ses meubles, du moment qu'elle n'abîmait rien.

Il y avait un petit chien blanc, Papusha. Il grognait, aboyait et montrait les dents quand elle embrassait son oncle et sa tante avant d'aller se coucher. Un animal jaloux et possessif. En sortant de l'école, elle galopait pour avoir le temps de jouer avec lui avant que son oncle et sa tante rentrent de l'hôpital. Trente fois de suite elle jetait le ballon dans le jardin et le chien le rapportait, pantelant. Elle aimait sentir la boule de poils sous sa paume.

Un après-midi pluvieux, elle entra dans la maison en portant le chien dans ses bras quand Papusha lui échappa et bondit en aboyant dans le salon. Elle se précipita, craignant que le chien ne laisse la trace de ses pattes boueuses sur la soie des fauteuils.

« Papusha ! Ici !

— Elena! »

Elle se figea. Sa tante, rentrée plus tôt que d'habitude. Papusha avait sauté sur ses genoux. Les yeux noirs de

se dvěma velkými kapsami, kam si Elena odkládala květy pryskyřníků natrhané cestou z kostela. V neděli měla zakázáno běhat. Oblékli ji hezounké šatičky a botky. V neděli večer vařila Bunica tvarohové taštičky. *Kolcunaše*. Nahoře lahodně sladké a uvnitř skoro kyselé. Smetanový tvaroh v nudlovém těstě. Bude je jíst i později, ale už navždy je bude mít spojené s trávou, mokrou hlínou, bílou špicí kostela, letními šatičkami, žlutými květy pryskyřníků a bečným jehňátek. A také s třešněmi. Zelenými, ale sladkými a plnými šťávy. Se zavřenýma očima vidí světlo slábnoucí nad hospodářstvím. Cítí odporný zápach mléka těsně po dojení. Vidí babičku na dřevěné stoličce, se sukní rozprostřenou kolem sebe. Je docela pravděpodobné, že Bunica došla krásy za úsvitu, a nikoli za soumraku. Tak proč si připomíná právě tuhle chvíli dne, kdy světlo zlátko a barvilo se do modra, než přešlo v tmou?

Byl tam velký dvůr s udusanou, hlínou. Děti si na něm hrávaly po celý rok. Na schovávanou. Na babu. *Unu, dol, trei...* A klikatá cesta mezi poli. Na konci cesty dům, k němuž míří-vala. Byl to jejich dům? Nebo tam jen chodívala na návštěvu? Netuší. Vidí jen cestu a ví, že na jejím konci stál dům.

To je všechno, co zbylo. Nic nedokazuje, že to jsou opravdové vzpomínky. Ten statek možná zná ze svých dětských knížek.

Potom. Velká růžová vila v hlavním městě Kišiněvě, kde se ocitla ze dne na den spolu s babičkou u strýčka a tety. Lidí z města, jež na statku nikdy neviděla. Strýc pracoval v nemocnici. Teta, matčina sestra, nosila boty na vysokém podpatku. Bunica jí řekla, že její maminka měla nehodu a teď je v nebi, odkud se dívá na Eluš každou chvíli, ve dne i v noci. Aby z ní měla maminka radost, musí být moc hodná a chytrá holčička. Byla zdvořilá, milá, klidná, vděčná. Dobrý den teto, dobrý den strejdo, děkuji mnohokrát, rádo se stalo, prosím.

Naproti pokojíku, jež sdílela společně s babičkou, se nacházel ohromný salon se zdmi pokrytými modrým hedvábím. Naučila se necuchat třásně na perských kobercích. Potahy na křeslech ve stylu Ludvíka XV. ladily se záclonami. Obdivovala zlaté ozdoby na komodě a sekretáři. „Empírový styl,“ poučila ji teta, polichocená zájmem maličké o nábytek za předpokladu, že nic nezničí. Ničeho se nedotýkala.

Měli tam malého bílého pejska, Papuša⁴⁾ se jmenoval. Vrčel, štěkal a cenil zuby pokaždé, když strýčka a tetu políbila, než si šla lehnout. Žárlivé a majetnické zvířátko. Cestou ze školy uháněla co nejrychleji domů, aby získala čas a mohla si s ním hrát, než se strýček s tetičkou vrátí z nemocnice. Třicetkrát mu v zahradě hodila míč a pes ho aportoval, sotva popadal dech. Ráda se té chlupaté koule dotýkala dlaněmi.

Jednoho deštivého odpoledne se vrátila domů s psíkem v náručí, když vtom se jí Papuša vytrhl a se štěkotem se vtrhl do obývací místnosti. Rozběhla se za ním s obavou, aby na hedvábných potazích křesel nezanechal stopy po zablácených tlapkách.

„Papušo! Ke mně!“

„Eleno!“

Strnula. Teta se vrátila z práce dřív než obvykle a

Iulia étaient fixés sur elle, durs et sévères. Elle baissa la tête.

« Qu'est-ce que tu fais, Elena? On t'a dit de ne jamais courir dans le salon ! Tu aurais pu casser un vase. Des Rosenthal! Ils sont très précieux, très chers ! Ton oncle sera furieux s'il l'apprend !

Ne dis rien à mon oncle, tata Iulia ! Pardon ! Je ne le ferai plus, c'est promis !

Va dans ta chambre. N'en sors que quand je te le dirai. »

Sa grand-mère qui pliait des vêtements dans la petite chambre fronça les sourcils. Elena s'assit sur l'unique chaise. Ses pieds ne touchaient pas le sol. Les aboiements de Papusha et la voix de sa tante lui parvenaient du salon.

« Papusha, ici, mon chien! Assis ! Arrête de jouer. Assis! Tiens, mon bébé, regarde ce que je t'ai apporté... »

Papusha avait le droit de courir, de sauter, de s'asseoir partout dans la maison, même sur les fauteuils tapissés. C'est sa maison, songea Elena. Pas la mienne.

Chapitre 3

1943-1945 LA FUITE

Un train pour animaux. Ils étaient assis directement sur le plancher entre les valises. Les semaines précédant le départ, la villa rose s'était remplie de conversations sérieuses, de visites, de murmures, de disputes et de larmes. Son oncle et sa tante passaient leurs soirées à écouter la radio. Personne ne faisait attention à Elena, bannie du salon. Sa grand-mère avait fini par lui expliquer que la Bessarabie, son pays, allait être occupée par la Russie. Son oncle et sa tante ne voulaient pas devenir russes et vivre sous un gouvernement soviétique. Ils devaient quitter la Bessarabie avant qu'il soit trop tard, pour émigrer dans un pays voisin où l'on parlait la même langue, la Roumanie. Elena avait très peur. Elle se représentait les Russes comme des géants prêts à envahir son pays, à voler les enfants et à les manger.

Le voyage était long. Le train avançait lentement et s'arrêtait souvent. À chaque arrêt un homme ouvrait la porte de leur wagon pour qu'ils puissent respirer l'air frais et faire pipi. Des paysans des villages qu'ils traversaient leur apportaient du thé chaud et du rhum. Quelqu'un fourra un verre sous le nez d'Elena. L'odeur était si forte qu'elle se mit à tousser, et tout le monde éclata de rire. D'humiliation, les larmes lui montèrent aux yeux.

Avant de partir, son oncle avait réussi à envoyer leurs plus beaux meubles en camion à une connaissance vivant à Bucarest, la capitale de la Roumanie. M. Ionescu. Sa tante avait emballé chaque meuble avec précaution. Elena savait combien sa tante était inquiète sur le sort de son mobilier. Rien ne disait qu'elle le reverrait.

Ils descendirent du train dans une ville dont Elena déchiffra le nom sur un panneau : AIUD. Le nom aux sonorités rondes lui plut. Les rues de la nouvelle ville étaient boueuses après la pluie. Sa tante se plaignait. La ville était provinciale, la maison petite et mal meublée. Elena pensait à Papusha qu'ils avaient dû laisser à leurs voisins de Kichinev. Le chien était-il triste lui aussi? Les chiens ont-ils une mémoire? La maison était silencieuse sans ses aboiements.

Elle entra en CP dans une école catholique. Chaque matin les petites filles priaient une demi-heure dans l'église à côté de l'école. Elena n'avait aucun problème à rester silencieuse. Elle passait sa demi-heure de méditation à examiner une immense statue derrière l'autel, qui représentait Marie tenant Jésus sur ses genoux. Une "pietà", lui dit la sœur qui les surveillait. Elena s'agenouillait parfois devant la statue. Le bois avait une bonne

Papuša jí skočil na kolena. Do tváře se jí zabol pronikavý pohled lu-liiných přísných černých očí. Svěsila hlavu.

„Eleno, co to děláš? Přece jsme ti říkali, že v salonu nemáš nikdy běhat! Mohla bys něco rozbít. Jsou tady vázy Rosenthal! Strašně vzácné a drahé! Tvůj strýček bude zuřit, až se to dozví!“

„Teto Iulie, neříkej strýčkovi nic. Odpuť mi to! Už to nikdy neudělám, slibuji!“

„Běž do svého pokoje a nevycházej odtamtud dřív, dokud ti řeknu.“

Babička, která skládala šaty v komůrce, pokrčila obočí. Elena se posadila na jedinou židli. Nohama nedosáhla na zem. Z obývacího pokoje k ní doléhal Papušuův štěkot a tetin hlas:

„Papušo, pojd' ke mně, pejsku! Sedni! Přestaň dovádět. Sedni! Na, děťátko, podívej, co jsem ti přinesla...“

Papuša směl běhat, skákat a sedat si všude v dome, dokonce i na čalouněná křesla.

To je jeho dům, napadlo Elenu. Můj ne.

3.

1943—1945. Útěk

Vlak s vagóny pro dobytek. Seděli přímo na podlaze mezi kufry. Během týdnů, jež předcházely odjezdu, plnily růžovou vilu vážné rozhovory, návštěvy, šepoty, hádky a slzy. Strýc a teta trávili večery u rádia. Eleny, vyhoštěné ze salonu, si nikdo nevěšimal. Babička jí nakonec vysvětlila, že její zemi, Besa-rábii, bude co nevidět okupovat Rusko. Strýc a teta se nechtějí stát Rusy a žít pod sovětskou vládou. Musí odejít dřív, než bude pozdě, emigrovat do sousední země, kde se mluví týmž jazykem, tedy do Rumunska. Elena se hrozně bála. Představovala si Rusy jako obry, kteří se chystají přepadnout její zemi, krást děti a jíst je.

Cesta byla dlouhá. Vlak se vlekl a často zastavoval. Na každé zastávce otevřel jakýsi muž dveře jejich vagónu, aby se mohli nadechnout čerstvého vzduchu a odskočit si na toaletu. Obyvatel vesnic, jimiž projížděli, jim nosili horký čaj s rumem. Kdosi sklenku strčil pod nos i Eleně. Aroma nápoje bylo tak silné, že se rozkašlala, což všechny ostatní rozesmálo. Vyhrkly jí slzy. Nelíbilo se jí, že si z ní utahují.

Ještě než odjeli, podařilo se strýci poslat jejich nejkrásnější nábytek nákladním vozem ke známému, který žil v Bukurešti, hlavním městě Rumunska. Jmenoval se Ionescu. Teta každý kus opatrně zabalila. Elena dobře věděla, jakou starost si teta dělá o osud svého mobiliáře. Neměla žádnou záruku, že ho ještě uvidí.

Z vlaku vystoupili ve městě, jehož jméno si Elena přečetla na tabuli—AIUD. Líbilo se jí pro svou oblou zvučnost. Po dešti byly ulice nového města samé bláto. Tetička si stěžovala, že je to venkovské město a že dům, v němž se ubytovali, je malý a špatně zařízený. Elena myslela na Papušu, kterého museli nechat v Kišiněvě u sousedů. Stýská se i pejskovi? Mají psi paměť? Bez jeho štěkotu vládlo v domě tísnivé ticho.

Nastoupila do přípravné třídy v katolické škole. Každé ráno se holčičky půl hodiny modlily v kostele vedle školy. Eleně nedělalo žádné potíže vydržet bez mluvení. Půlhodinu rozjímání trávila prohlížením ohromné sochy

odeur, et Jésus reposait si confortablement sur les genoux de sa mère qu'il n'avait pas du tout l'air mort. Marie avait des joues toutes rondes et un doux sourire. Une sœur qui savait sculpter le bois fabriqua une mini-pièta qu'elle lui donna le jour de sa fête. Les traits du visage et les plis de la robe n'étaient pas aussi raffinés que ceux de la grande statue, mais c'était Marie, douce et maternelle, tenant sur ses genoux son fils crucifié. Elena ne pouvait s'endormir sans sa petite statue. Chaque soir elle la posait sur son oreiller entre elle et sa grand-mère. Quand elle ouvrait les yeux, c'était la première chose qu'elle voyait. Elle lui parlait. Son adoration pour la Vierge faisait rire Bunica.

Mais ils repartirent. En rentrant de l'école un après-midi, elle vit toutes les valises dans l'entrée. Le lendemain matin, ils quittèrent Aiud, l'école catholique, les sœurs et la grande pièta. La nouvelle ville] n'était pas loin : à peine une heure de train. Ils se précipitèrent pour descendre valises et paquets avant que résonne le coup de sifflet du chef de gare. Quand ils reprirent leur respiration, Elena ne retrouva pas sa statue. Elle fouilla dans son sac et dans celui de sa grand-mère, et les vida même sur le quai. En larmes, elle supplia sa grand-mère d'appeler le contrôleur, d'arrêter le train qui filait au loin.

« Arrête de pleurnicher, Elena. Je suis fatiguée et j'ai mal à la tête », dit sa tante. Bunica l'embrassa.

« Si tu l'as perdue, on t'en trouvera une autre, ma chérie, ne t'inquiète pas. »

Elle s'accrocha en sanglotant aux jupes de sa grand-mère. Son oncle lui donna une fessée, pour qu'elle ait une raison de pleurer.

Elle n'aimait pas la nouvelle ville au nom de vache, Turda. C'était l'été. Leur maison était sombre et humide, avec une petite cour grise. « Va jouer dehors », lui disait Bunica. Elena s'asseyait dans un coin de la cour poussiéreuse. Elle entendait des enfants rire dans des jardins voisins. Pour la fête de l'Assomption, le 15 août, sa tante lui offrit une statuette en porcelaine de la Vierge Marie, peinte à la main par un artiste local, avec une robe bleu azur et des traits délicats. Elena la laissa sur l'étagère. Elle avait déjà perdu son intérêt pour la religion, conclut Iulia.

Ils déménagèrent à nouveau. Cette fois, elle fut contente de partir. Sa tante aussi. Le voyage dura toute une journée, avec deux changements de train et des heures d'attente. Ils roulaient vers l'est. Il faisait nuit noire quand ils arrivèrent. Craiova. Une ville au nom grave, noble. La gare était beaucoup plus grande que celle de Turda. Elena entra en CE1 dans une école privée. Elle devait porter un uniforme. Une robe bleu marine, un manteau bleu, un chapeau bleu, des chaussettes blanches et des chaussures vernies. Elle se trouvait jolie dans son uniforme. Elle avait une gentille maîtresse, avec un nom de fleur et de beaux cheveux noirs. Elle devint bonne élève. Toujours la première à lever la main. Une excellente mémoire en poésie. Elle courait vite malgré sa petite taille, et les autres filles voulaient « la nouvelle » dans leur équipe lors de la course-relais. Elle se fit une amie, une fillette aux nattes brunes attachées par des rubans bleu clair. Elles jouaient à la marelle ensemble à la récréation. Son amie l'invita à déjeuner un dimanche. Elle

stojící za oltářem, jež znázorňovala Marii držící na klíně Ježíše. To je „pieta“, řekla jí řádová sestra, která na ně dohlížela. Elena před sochou občas poklekla. Dřevo příjemně vonělo a Ježíš spočíval na matčině Míne tak pohodlně, že vůbec nevypadal jako mrtvý. Marie měla kulaté tváře a něžně se usmívala. Jedna sestra, která uměla pracovat se dřevem, vytvořila maličkou pietu a věnovala ji Eleně k svátku. Rysy v obličejí ani rásnění šatů neměla tak vytříbené jako velká socha, ale byla to Marie, něžná a mateřská, chovající na klíně ukřižovaného syna. Elena od té doby bez své sošky nemohla usnout. Každý večer si ji pokládala na polštář mezi sebe a babičku. Jakmile otevřela oči, první, co uviděla, byla právě ona. Mluvila na ni. To, jak Pannu Marii zbožňovala, bylo Bunice k smíchu.

Ale pak odtamtud odjeli. Když se Elena jednoho dne odpoledne vrátila ze školy, viděla všechna jejich zavazadla srovnaná u dveří. Nazítří ráno opustili Aiud a s ním i katolickou školu, sestřičky a velkou pietu. Nové město nebylo daleko, sotva hodinu cesty vlakem. Museli si pospíšet s vykládáním zavazadel a ranců, než zazní píšťalka výpravčího. Když se mohu" opět nadechnout, Elena zjistila, že jí soška chybí. Prohledala svou tašku i babiččinu kabelu, vysypala je přímo na nástupiště. Se slzami v očích babičku prosila, aby zavolala průvodčího a ten zastavil vlak, který už mezitím mizel v dále.

„Přestaň fňukat, Eleno. Jsem unavená a bolí mě hlava,“ napomenula ji teta. Bunica ji políbila.

„Jestli jsi ji ztratila, najdeme ti nějakou jinou, zlatíčko, netrap se tím.“

S pláčem se pověsila babičce za sukně. Strýček jí dal na zadek, aby měla proč brečet.

Nové město, Turda, které mělo stejné jméno, jaké se dává kravám, se jí nelíbilo. Bylo léto. Bydleli v temném vlhkém domě s šedivým dvorkem. „Běž si hrát ven,“ vybízela ji Bunica. Elena sedala v koutě zaprášeného dvorku. Slyšela, jak se v sousedních zahradách smějí děti. Ke svátku Nanebevzetí 15. srpna jí teta věnovala porcelánovou sošku Panny Marie s azurově modrými šaty a jemnými rysy, kterou ručně nabarvil místní umělec. Elena si ji uložila na poličku. Zájem o náboženství ji už přešel, uzavřela Iulia.

Opět se stěhovali. Tentokrát byla ráda, že odcházejí. Její teta rovněž. Cesta trvala celý den, dvakrát přesedali a dvě hodiny čekali na další spoj. Putovali na východ. Pozdě v noci dorazili do města s vážným, ušlechtilým jménem Craiova. Nádraží mělo mnohem větší než Turda. Elena nastoupila do druhé třídy soukromé základní školy. Musela nosit uniformu. Tmavomodré šaty, modrý kabát, modrou čepici, bílé ponožky a lakované střevíce. V uniformě si připadala hezká. Měla hodnou paní učitelku s krásnými černými vlasy, která se jmenovala jako květina. Stala se dobrou žákyní. Vždycky se hlásila jako první. Měla výbornou paměť na básničky. A třebaže byla malého vzrůstu, rychle běhala, takže při štafetovém běhu byla ostatní děvčata ráda, když „tu novou“ získala do svého družstva. Našla si kamarádku, drobnou holčičku s hnědými copy svázanými světle modrými mašlemi. O přestávce si spolu hrávaly nebe-pekle-ráj. Jednou v neděli ji spolužačka pozvala na oběd. Bydlela v blahobytném domě ve středu

habitait une maison cossue du centre-ville, avec une chambre à elle pour dormir et une autre juste pour ranger ses poupées. Elles déjeunèrent dans une vaste pièce, servies par une domestique, autour d'une table ancienne qui rappelait à Elena la table de Kichinev. Quand la mère l'interrogea sur sa famille, Elena donna quelques réponses vagues. À huit ans, elle avait compris qu'il valait mieux ne pas dire qu'elle venait de Russie, qu'elle dépendait de la charité de son oncle et sa tante, et qu'elle avait changé de ville quatre fois. La bonne apporta un dessert qui arracha à l'amie d'Elena des cris de plaisir. Des beignets fourrés à la prune, une spécialité de leur cuisinier. Elena n'avait jamais rien mangé d'aussi bon, pas même les merveilleux raviolis sucrés au fromage de sa grand-mère. Elle aurait été capable de dévorer tout le plat, mais contrairement à sa camarade qui en avait déjà mis cinq ou six dans son assiette, elle attendit que la mère lui propose de se resservir. Elle souhaitait qu'on la réinvite. Le jour où sa merveilleuse maîtresse annonça à ses élèves qu'elle passerait en CE2 avec elles, Elena rentra en courant de l'école pour proclamer la nouvelle. Elle vit les valises ouvertes sur les lits et fondit en larmes. Iulia, qui était en train d'empaqueter, leva la tête, irritée.

« Ne fais pas le bébé, Nounoush. Tu crois qu'on a le choix ? On doit aller là où ton oncle trouve du travail. C'est grâce à lui qu'on a un toit et de quoi manger, et que tu peux aller à l'école. »

Deux jours après, ils partirent. Brăila. Une grande ville près de la frontière avec la Russie. Son oncle avait un poste d'administrateur dans un hôpital et sa tante avait obtenu un emploi de secrétaire. Ils emménagèrent dans une maison agréable avec un petit jardin aux tonnelles couvertes de vigne. Pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté la Bessarabie, ils recommencèrent à avoir une vie sociale. Elena aimait que son oncle et sa tante invitent des gens à déjeuner sous les tonnelles du jardin, Elle prenait des leçons de piano chez une vieille dame qui organisait deux fois par an des concerts dans son salon élégant. Elle était fière de marcher vers le piano à queue, vêtue de la robe noire que sa grand-mère avait cousue pour elle. Un après-midi, en rentrant du cinéma où elle avait le droit d'aller seule depuis ses neuf ans, elle aperçut de la fumée au bout de la rue, à l'emplacement de sa maison. Elle se précipita, le cœur galopant. Mais la maison était là, entière, et sa tante et Bunica n'étaient pas assises en larmes à côté d'un tas de ruines fumantes. Les volutes venaient d'un jardin voisin où l'on brûlait des feuilles. Elena rit de sa panique.

Le soir où son oncle et sa tante la convoquèrent dans leur chambre, elle y entra à reculons. Elle savait ce que ça voulait dire : un autre départ, une autre ville, une autre maison, une autre école. Sa tante était allongée sur son lit, entre son oncle assis dans un fauteuil et sa grand-mère sur une chaise de l'autre côté.

« Elena, lui dit son oncle, on a deux nouvelles importantes. La première, c'est qu'on va déménager à Bucarest, la capitale. J'ai obtenu ma mutation. Ta tante est ravie. »

Iulia sourit, rayonnante. Elena contint ses larmes et entendit à peine le reste :

« Et voici l'autre nouvelle. On ne voulait pas t'en parler avant d'avoir résolu tous les problèmes légaux. On a reçu une lettre officielle aujourd'hui. C'est fait. Ta tante et moi, nous t'adoptons. Dorénavant tu es notre fille. »

— Tu dois nous appeler papa et maman », ajouta sa tante.

Un rayon de soleil passant par la fenêtre faisait briller l'oiseau d'or et de rubis piqué sur le chemisier blanc de Bunica,

města, kde měla pro sebe jeden pokoj na spaní a druhý na panenky. Při obědě je obsluhovala služebná. Odehrával se v rozlehlé místnosti u starobylého stolu, který Eleně připomínal stůl v Kišiněvě. Když se kamarádkina matka zeptala na její rodinu, odpovídala Elena spíš neurčitě. Ve svých osmi letech už věděla, že o některých věcech je lepší se nešítit — že přišla z Ruska, je odkázaná na strýcovo a tetino milosrdenství a v krátké době se čtyřikrát stěhovala. Poté, co služka přinesla dezert, zavýskla Elenina kamarádka radostí. Byly to koblihy plněné povidly, specialita jejich kuchaře. Elena něco tak dobrého nikdy nejedla, dokonce se ani nedaly srovnávat s babiččinými sladkými taštičkami plněnými tvarohem. Byla by schopná spolykat koblihy všechny do jedné, avšak na rozdíl od své kamarádky, která si jich na talíř naložila pět nebo šest, Elena čekala, až ji kamarádkina matka vyzve, aby si přidala. Doufala, že ji zase někdy pozvou. V den, kdy její báječná učitelka žákům oznámila, že je bude vyučovat i další rok, přiběhla Elena celá šťastná s dobrou zprávou domů. Na postelích uviděla otevřené kufry a rozplakala se. Iulia právě balila věci a popuzeně zvedla hlavu.

„Nebud' jako malá, Eluš. Myslíš si, že máme na výběr? Musíme jít tam, kde tvůj strýc najde práci. Jen díky němu máme co jíst, kde spát a ty můžeš chodit do školy.“

O dva dny později odjeli do Brăily, velkého města poblíž hranic s Ruskem. Její strýc tam dostal místo správce nemocnice a teta získala zaměstnání jako sekretářka. Nastěhovali se do příjemného domu se zahrádkou s loubím obrostlým vínem. Poprvé od doby, co opustili Besarábii, začali vést společenský život. Eleně se líbilo, že strýc a teta zvou známé na oběd do zahrady. Chodila na hodiny klavíru ke staré paní, jež ve svém elegantním salonu pořádala dvakrát ročně koncerty. Hrdě kráčela ke křídlu, oblečená do černých šatů, které jí ušila babička. Když se jednou odpoledne vracela z kina, kam mohla od svých devíti let chodit sama, uviděla na konci ulice v místech, kde stál jejich dům, stoupat dým. S bušícím srdcem se tam rozběhla. Ale dům stál na svém místě, celý, a teta ani Bunica nesesedly v slzách vedle kouřících trosek. Kotouče kouře vycházely ze sousední zahrady, kde se pájlo listí. Elena se v záchvatu paniky smála štěstím.

Jednou večer si ji strýc a teta zavolali k sobě do pokoje. Vstoupila tam, jako kdyby ji vedli na popravu. Už věděla, co to znamená — další odjezd, další město, další dům, další školu. Teta ležela na lůžku, mezi strýcem sedícím v křesle a babičkou na židli z druhé strany.

„Eleno, máme pro tebe dvě důležité zprávy“ spustil strýc. „První je ta, že se budeme stěhovat do hlavního města, do Bu-kurešti. Získal jsem povolení k převodu majetku. Tvoje teta je nadšená.“

Iulia zářila radostí. Elena zadržovala slzy a jen stěží vnímala zbytek:

„A ještě další zpráva. Nechtěli jsme ti to říkat, dokud nebudeme mít splněné všechny podmínky stanovené zákonem. Dnes jsme dostali úřední dopis. Už je to vyřízené. Tvoje teta a já tě adoptujeme. Od téhle chvíle jsi naše dcera.“

„Musíš nám říkat tatínku a maminko,“ dodala teta.

Oknem pronikl do ložnice sluneční paprsek a ozářil zla-

ses deux ailes pointées vers le haut comme s'il allait s'envoler. Sa grand-mère avait promis de lui donner le bijou quand elle serait grande et avait ri lorsque Elena lui avait dit avec conviction : « Je suis déjà grande. » Elle remarqua soudain une tache rouge à côté de la petite broche — de censés, de sauce ou de vin. Bunica toujours si propre n'avait pas dû s'en apercevoir.

« Oui, tata Iulia.

— Petite cruche! Qu'est-ce que je viens de te dire ?

Maman ! Viens nous embrasser. »

Elena s'approcha. Sa tante lui prit la tête entre les mains et la serra à lui faire mal. Elle déposa un gros bisou bruyant sur le front de sa nièce, y laissant sûrement une trace de rouge à lèvres. Son oncle aussi l'embrassa. Sa grand-mère la pressa contre elle.

« Elle ne dit rien ! s'exclama son oncle. Ça ne te fait pas plaisir, Elena ?

— Bien sûr que si ! répondit Bunica. Elle est juste trop émue pour parler! »

Le lendemain, pendant l'appel, la maîtresse passa directement de « Bucur Ottilia » à « Dumitrescu Antonia » en oubliant le quatrième nom sur la liste, « Cosrrsa Elena ». Elena haussa les sourcils, trop timide pour l'interrompre. Aucun des autres enfants ne parut remarquer l'erreur. Vers la fin de la liste, la maîtresse prononça un nom qu'Elena n'avait jamais entendu, comme s'il y avait une nouvelle élève. « Tiberescu Elena. » Personne ne leva le doigt. Les deux autres Elena de la classe ne semblaient pas plus concernées qu'elle. « Tiberescu Elena a, répéta la maîtresse en regardant Elena, qui s'avisait soudain que le nom aux sonorités vaguement familières était celui de son oncle, et donc le sien dorénavant. Elle leva une main tremblante, les joues rouges de honte. À la récréation, un cercle d'enfants curieux se forma autour d'elle :

"Elena, pourquoi t'es plus Cosma ? C'est quoi, ce nouveau nom ? »

Elena mit les mains sur ses oreilles et s'enfuit dans un coin de la cour. Elle ne voulait pas dire qu'on venait de l'adopter, qu'elle n'avait pas de parents, qu'elle n'était personne.

Chapitre 4

1988-1989

VOUS PENSEZ QUE VOTRE FILS EST QUELQU'UN DE FIABLE?

Jeudi 16 juin, dix-huit heures vingt. Helen est en train de mettre la dernière main à la version finale d'un projet qu'elle doit rendre à son patron le lendemain — un programme en langage Assembler qui connectera les gros ordinateurs aux micro-ordinateurs, dont on prédit que l'usage va s'universaliser — quand le téléphone la fait sursauter. Ce n'est sûrement pas Jacob. Il sait que chaque minute compte ce soir et qu'elle a besoin de toute sa concentration. Elle décroche, agacée par l'intrusion.

« Helen Tibb.

— Maman? »

La voix de son fils lui donne une joie instantanée, qui se teinte aussitôt de crainte. Il est rare qu'il l'appelle au bureau.

« Alexandru ? Tout va bien ?

Oui. Je pensais venir demain, avec quelqu'un.

Ce serait merveilleux ! »

Par discrétion, Helen évite de demander qui est ce «

tého ptáčka s rubíny, připíchnutého na babiččině halence, který měl obě křídla vzepjatá, jako kdyby se chystal vzlétnout. Babička jí kdysi slíbila, že jí ten šperk dá, až bude velká, a od srdce se zasmála, když jí tehdy Elena ubezpečila: „Já už jsem velká, babičko.“ Vtom vedle drobné brože zaznamenala červenou skvrnku—od třešně, omáčky nebo vína. Bunica, vždy tak čist'oukává, si jí určitě nevšimla.

„Ano, tata Iulia.“

„Ty malá hlupačko! Co jsem ti právě řekla? *Maminko* přeče! Pojd' nás políbit.“

Elena přistoupila blíž. Teta uchopila její hlavu dlaněmi a stiskla ji tak, až to zabořilo. Dala neteři na čelo hlučnou pusou, po níž jí na něm zůstala skvrna od rtěnky. I strýc ji políbil. Babička ji k sobě pevně přivinula.

„Nic neříká!“ zvolal strýc. „Eleno, copak z toho nemáš radost?“

„Jistě že má!“ odpověděla Bunica. „Je tak dojatá, že ani nemůže mluvit...“

Když nazítří učitelka vyvolávala jména kvůli prezenci, přešla po Bucurové Ottilii přímo k Dumitrescové Antonii a Cos-movou Elenou úplně přeskočila. Elena zvedla obočí, byla však příliš nesmělá a neodvážila se třídní přerušit. Žádné z dalších dětí jako by si té chyby nevšimlo. Ve chvíli, kdy se vyučující blížila ke konci seznamu, vyslovila jméno, jež předtím Elena nikdy neslyšela, jako kdyby tam byla nová žákyně. „Tiberescová Elena.“ Nikdo nezvedl ruku. Obě další Eleny ve třídě se tvářily, jako by se jich to týkalo stejně málo jako jí. „Tiberescová Elena,“ opakovala učitelka a dívala se při tom na ni. Elena si náhle uvědomila, že příjmení, které jako by jí vzdáleně připomínalo cosi důvěrně známého, patří jejímu strýci a nyní tedy i jí. Zvedla třesoucí se ruku, tváře zrudlé studem. O přestávce kolem ní zvědavé děti vytvořily kruh.

„Eleno, proč už nejsi Cosmová? Co má to nové jméno znamenat?“

Elena si přitiskla dlaně na uši a utekla do kouta školního dvora. Nechtěla říct, že ji právě adoptovali, že je sirotek, že není nikdo.

4.

1988—1989.

Myslíte si, že váš syn je někdo, na koho se lze spolehnout?

Čtvrtek 16. června, osmnáct hodin dvacet. Helen právě dotahuje poslední verzi projektu, který musí následujícího dne odevzdat šéfovi — jde o program v jazyce Assembler, který by měl propojit velké počítače s mikropočítači a podle prognóz by měl mít univerzální využití - když vtom ji ze soustředění vytrhne zvonění telefonu. Jakob to určitě nebude. Ví, že tenhle večer je pro ni důležitá každá minuta a že se potřebuje plně koncentrovat. Zvedne sluchátko, rozladěná, že ji někdo vyrušuje od práce.

„Helen Tibbová.“

„Mami?“

Když uslyší synův hlas, pocítí na okamžik radost, ale vzápětí ji vystřídá obava. Syn jí do práce volává jen vzácně.

„Co je Alexandru? Je všechno v pořádku?“

„Ano. Napadlo mě, že bych zítra přijel a někoho s sebou vzal.“

quelqu'un ». Mais le ton joyeux d'Alexandru semble indiquer qu'il s'agit d'une femme, Elle espère qu'après dix mois il sort enfin de son hibernation.

Elle raccroche et retourne travailler, le cœur léger. Quand elle rentre chez elle à minuit et que Jacob vient la chercher à la gare, c'est la première chose qu'elle lui dit en s'asseyant dans la Buick :

« Alexandru vient nous voir demain, avec quelqu'un.

— Avec quelqu'un. Ha ha! » répète Jacob d'une voix suggestive.

Helen se fait du souci pour son fils. Il ne s'agit pas de son avenir professionnel, même si elle souhaiterait qu'il reprenne des études après avoir obtenu sa licence de Harvard il y a quatre ans. Il travaille comme reporter pour un journal local de Cambridge : sans un diplôme supérieur, ce poste ne débouchera sur aucune carrière. Mais il suffit qu'il se décide. Il est brillant : toutes les portes s'ouvriront devant lui. Jusqu'ici, il a fanchi toutes les barrières. Alors que l'anglais n'était pas sa langue et que sa mère n'était pas juive, il a été accepté comme boursier à l'excellente école orthodoxe juive de Queens en 1975. Deux ans plus tard, il a réussi l'examen d'entrée au lycée public le plus compétitif de New York, Stuyve-sant. De là, la route était pavée jusqu'aux meilleures universités, mais encore fallait-il être sélectionné parmi les étudiants qui étaient la crème de la crème des États-Unis. Helen n'oubliera jamais le soir où Alexandru leur a lu la lettre de Harvard : « Cher Alex Franklin Tibb, nous sommes heureux de vous annoncer, etc. » Harvard : le sommet des sommets.

Ce sont les femmes qui inquiètent Helen. À vingt-six ans, Alexandru a vécu deux grands amours; deux fois il a eu le cœur brisé. « C'est une leçon de vie, Lenoush. Il s'en remettra », a dit Jacob la première fois, quand Alexandru avait vingt ans et que Lisa, son premier amour, l'a quitté au bout d'un an. Cet été-là il est rentré chez ses parents et a passé deux mois sans sortir de sa chambre, allongé sur le canapé-lit, à fumer et écouter de la musique sur son walkman. Helen n'a posé aucune question mais son cœur a saigné pour lui. Deux ans plus tard, après une série d'aventures sans suite, il a rencontré Ximena. Elle était argentine, divorcée, et plus vieille qu'Alexandru de cinq ans, mais dès le premier instant, son sourire radieux et chaleureux a conquis Helen. Elle était aussi blonde et lumineuse qu'Alexandru était brun et sombre. Ils formaient un beau couple. Elle avait des ancêtres allemands sur lesquels la taquinait Alexandru : « Ton grand-père nazi. » Son grand-père avait en fait quitté l'Allemagne pour l'Argentine trois ans avant la guerre parce que la politique de son pays ne lui plaisait pas. Helen a accueilli Ximena dans son cœur comme la fille qu'elle n'avait pas eue. Mais en septembre dernier, alors qu'Alexandru et Ximena sortaient ensemble depuis trois ans et que leur relation semblait destinée à durer — il était allé deux fois à Buenos Aires et avait rencontré toute la famille, qui l'adorait —, il a soudain cessé d'appeler ses parents. Helen ne s'est pas inquiétée de son silence jusqu'à ce qu'elle lui laisse un message, puis un autre, sans qu'il rappelle. Écoutant son instinct, elle a convaincu Jacob de se rendre à Cambridge le week-end suivant. À une heure de l'après-midi, ils ont sonné au rez-de-chaussée de la maison en bois gris sur Peart Street, près de Central Square. Alexandru a fini par ouvrir. Il clignait des yeux comme s'il venait de se réveiller et que la lumière le gênait. Il avait une

„To by bylo skvělé!"

Helen se z taktnosti raději neptá, kdo ten „někdo" je. Avšak synův radostný tón jako by naznačoval, že jde o ženu. Zadou-fala, že se konečně po šesti měsících probouzí ze zimního spánku.

Zavěsí a s lehkým srdcem se vrátí k práci. Když o půlnoci dorazí domů a Jakob ji vyzvedne na nádraží, je to první věc, kterou mu oznámí, jen co usedne do buicku.

„Zítra přijede Alexandru a někoho s sebou přiveze."

"Někoho. Cha, cha!" zopakuje Jakob sugestivně.

Helen si o syna dělá starosti. Nejde o jeho profesionální budoucnost, i když by si samozřejmě přála, aby se po ukončení studia na Harvardu před čtyřmi roky na školu ještě vrátil. Pracuje jako reportér pro místní noviny v Cambridgi, jenomže bez nejvyššího diplomu ho sotva čeká kloudná kariéra. Stačí jen, aby se rozhodl. V učení je brilantní — když půjde dál, bude mít otevřené všechny dveře. Veškeré překážky doposud překonal. Třebaže angličtina není jeho mateřština a nemá matku Židovku, přijali ho v roce 1975 jako stipendistu na excelentní ortodoxní židovskou školu v Queensu. O dva roky později uspěl v přijímací zkoušce na Stuyvesantu—nejprestižnější veřejné střední škole v New Yorku. Odtud už měl umetenou cestu na nejlepší univerzity, ale ještě bylo třeba, aby ho vybrali mezi studenty, kteří jsou elitou Spojených států. Helen nikdy nezapomene na večer, kdy jim Alexandru přečetl dopis z Harvardu: „Milý Alexi Frankline Tibbe, s potěšením Vám oznamujeme atd." Harvard, špička mezi vrcholy.

Helen však dělají starost ženy. Alexandru prožil v šesta-dvaceti letech dvě velké lásky a dvakrát měl zlomené srdce. „To je životní zkouška, Eluš. Však se z toho sebere," uklidňoval ji Jakob poprvé, když bylo Alexandrovi dvacet let a po roční známosti ho opustila jeho první láska Lisa. Tehdy v létě přijel k rodičům na prázdniny a za dva měsíce nevyšel ze svého pokoje ani jednou. Ležel na pohovce, kouřil a poslouchal hudbu z walkmana. Helen se ho na nic nevyptávala, ale srdce jí kvůli němu krvácelo. O dva roky později, po řadě dobrodružství, která neměla pokračování, potkal Ximenu. Byla Argentinka, rozvedená, o pět let starší než on, ale tak ušlechtilá a srdečná, že si svým zářivým úsměvem Helen od prvního okamžiku podmanila. Měla světlou pleť a blond vlasy, zatímco Alexandru byl snědý a tmavovlasý. Tvořili spolu krásný pár. Měla německé předky, kvůli kterým si ji Alexandru občas dobíral, když říkal: „No jo, ten tvůj fašistický dědeček". Její dědeček totiž odešel z Německa do Argentiny tři roky před válkou, protože mu nevyhovovala politika jeho země. Helen přijala Ximenu do svého srdce jako dceru, kterou sama neměla. Ale loni v září, kdy spolu Alexandru a Ximena chodili už tři roky a zdálo se, že mají trvalý vztah—dvakrát byl Alexandru v Buenos Aires a setkal se s celou rodinou, jež si ho oblíbila—náhle svým rodičům přestal volat. Helen si z jeho mlčení nedělala hlavu do chvíle, kdy mu nechala v záznamníku nejdřív jednu zprávu, poté další, a on se vůbec neozval. Poslechla vnitřní hlas a přemluvila Jakoba, aby se o příštím víkendu vypravili do Cambridge. V jednu hodinu po poledni zazvonili v přizemí šedivě natřeného

barbe de plusieurs jours et portait une chemise en flanelle fripée dans laquelle il devait dormir. Une odeur aigre émanait de son corps. Dans le salon, le futon à même le plancher devant la télévision était entouré de bouteilles de bière et de whisky vides, de verres sales, de cartons de pizzas, de paquets de Marlboro, et de cendriers si pleins que leurs cendres débordaient sur le plancher. Il s'est excusé de ne pas avoir rappelé. Il avait eu une forte grippe mais se sentait déjà mieux. El n'a pas prononcé une seule fois le nom de Ximena. Il a mis sept mois à dire à ses parents qu'elle l'avait quitté pour un très bon ami à lui, Jorge, argentin comme elle. Il a recommencé à se raser et à prendre des douches, et il est retourné travailler. Il a eu vingt-six ans. Mais pendant dix mois la même tristesse a voilé ses yeux.

Le vendredi soir, Helen réussit à rentrer chez elle à sept heures et demie après avoir achevé son projet. Elle se change et met une élégante robe gris sombre sur laquelle elle pique l'oiseau d'or et de rubis. Elle attache autour de son cou le pendentif en verre de Murano que son fils lui a rapporté d'Italie. De la cuisine, elle guette les bruits de moteur dans la rue. Alexandru a dit qu'il arriverait vers huit heures. À huit heures vingt, elle entend une voiture ralentir et se précipite sur le porche. La petite Ford jaune est déjà garée derrière la voiture de Jacob. La porte du côté passager s'ouvre, et quelqu'un en descend. Une femme. Helen sourit. Son instinct ne l'a pas trompée.

« Hello ! Bienvenue, s'écrie-t-elle de sa voix la plus aimable. Vous avez fait bon voyage? »

La jeune fille lève la tête. Elle a de longs cheveux blonds, comme Ximena. Il fait très chaud et elle porte une tenue légère, minijupe et débardeur turquoise. Alexandru sort de voiture à son tour, vêtu d'un jean et d'un tee-shirt dont le vert vif dénote son changement d'humeur. Ils montent tous deux l'escalier vers Helen. Son grand fils se penche vers elle pour l'embrasser, puis se redresse.

« Maman, je te présente Marie.

Nice to meet you, dit la jeune fille avec un accent qu'Helen identifie aussitôt.

Vous êtes française ?

Oui.

Vraiment C'est merveilleux ! »

La France ! En un éclair lui revient la vision de la bibliothèque de Mme Weinberg, doublée de celle des jolies serveuses en minijupe de la cafétéria de Saclay. Alexandru est de toute évidence attiré par les étrangères. Une Française, c'est encore mieux qu'une Canadienne ou une Argentine.

Comme elle n'a pas eu le temps de cuisiner, ils vont au restaurant. Elle a réservé dans le meilleur du quartier, celui où Jacob et elle célèbrent leurs anniversaires, ils se dirigent vers la voiture de Jacob, mais en apprenant que le restaurant est peu éloigné, 3a Française dit qu'elle préférerait marcher après toutes ces heures de route. Ils traversent l'autoroute en empruntant le pont pour les piétons et la longent sur cinq cents mètres. Le parking du restaurant est plein. Ils entrent dans la salle Art déco, d'une fraîcheur agréable grâce à la climatisation. Comme c'est vendredi soir, les tables recouvertes de nappes blanches sont déjà presque toutes occupées et les serveurs

dřevěného domu na Pearl Street poblíž Central Square. Nakonec jim Alexandru otevřel. Mhouřil oči, jako by se právě probudil a denní světlo ho oslepovalo. Měl několikadenní strniště a na sobě zmuchlanou flanelovou košili, v níž nejspíš i spal. Z těla mu vycházel pronikavý pach. V salonu měl přímo na zemi před televizí položenou matraci a kolem ní se povalovaly prázdné lahve od piva a whisky, špinavé sklenice, kartony od pizzy, prázdné krabičky od marlbor a tak přeplněné popelníky, že se z nich popel sypal na podlahu. Omluvil se, že nezavolał. Prodělal těžkou chřipku, ale už se cítí líp. Ani jednou nevyslovil Ximenino jméno. Trvalo mu sedm měsíců, než rodičům přiznal, že ho opustila kvůli Jorgemu, jednomu z jeho nejlepších kamarádů, taky Argentinci jako ona. Od toho dne se začal znovu holit a sprchovat a vrátil se do práce. Bylo mu šestadvacet let. Během deseti měsíců mu oči zastřel stejný smutek.

V pátek večer se Helen podařilo vrátit domů o půl osmé, poté, co dokončila projekt. Převlékla se a vzala si na sebe elegantní tmavě šedé šaty, na něž si připnula zlatého ptáčka s rubíny. Kolem krku si pověsila skleněný přívěsek z Murana, který jí přivezl syn z pobytu v Itálii. V kuchyni číhá na zvuk motoru z ulice. Alexandru řekl, že přijede kolem osmé. V osm dvacet slyší zpomalovat vůz a spěchá ke dveřím. Malý žlutý ford mezitím zaparkoval za Jakobovým autem. Dveře na straně spolujezdce se otvírají a někdo z nich vystupuje. Žena. Helen se usmívá. Její vnitřní hlas ji nezradil.

„Hello! Bud'te vítáni,“ zvolá co možná nejsrdečněji. „Jaká byla cesta?“

Mladá dívka zvedá hlavu. Má dlouhé světlé vlasy jako Ximena. Je hrozné horko a ona má na sobě lehký úbor, minisukni a tyrkysové tílko. Poté vystoupí Alexandru v džínách a tričku, jehož zářivě zelená barva prozrazuje změnu nálady. Oba jdou po schodech nahoru k Helen. Její velký syn se k ní skloní, aby ji políbil, a pak se napřímí.

„Mami, představuju ti Marii.“

„Nice to meet you,“ pozdraví dívka s přízvukem, který Helen okamžitě identifikuje.

„Vy jste Francouzka?“

„Oui.“

„Opravdu! To je úžasné!“

Francie! Bleskově si vybaví knihovnu paní Weinbergové a obraz, který má před očima, znásobí vzpomínka na servírky v minisukních, obsluhující v saclayském bufetu. Alexandru má zcela zjevně slabost pro cizinky. Francouzka je pořád lepší než Kanadanka nebo Argentinka.

Jelikož neměla čas uvařit, půjdou do restaurace. Zamluvila stůl v nejlepší čtvrti, té, v níž s Jakobem slavivají narozeniny. Zamíří k Jakobovu vozu, ale když se Francouzka dozví, že ten podnik je jen pár kroků odtamtud, prohlásí, že by se po všech těch hodinách jízdy raději trochu prošla. Přejdou dálnici nad-chodem pro chodce a pak podél ní pokračují ještě pět set metrů. Parkoviště restaurace je plné. Vstupují do sálu zařízeného v secesním stylu, kde je díky klimatizaci opravdu příjemně. Vzhledem k tomu, že je pátek večer, stoly pokryté bílými ubrusy jsou téměř do posledního obsazené a číšníci

courent de tous les côtés.

„Quelle idée, cette climatisation! s'exclame la Française. Il fait bon dehors, et dedans on gèle. L'été, ici, il faut toujours avoir un pull avec soi.»

Heureusement, elle a pris le sien. Helen est étonnée. Il ne lui était jamais venu à l'idée qu'on pût se plaindre de la climatisation. C'est un des confort qu'elle apprécie le plus aux États-Unis.

« Marie est parisienne », leur apprend Alexandru après que le serveur a apporté les entrées.

« Quelle belle ville ! s'exclame Helen. J'y suis allée en 1968. »

La Française hausse les sourcils : « En mai 68 ? »

Helen sourit. « Non. En octobre. Paris était très calme. Il n'y avait aucune trace des événements de mai. J'ai marché partout. Et j'ai acheté des chaussures pour Alexandru. Tu te rappelles, Alexandru ? »

Bien sûr, maman. *Les mocassins*.

En chevreau gris, fourrés de lapin. Personne à Bucarest n'avait de si belles bottines !

Vous étiez libre de voyager à l'ouest ? demande la Française.

J'étais invitée à un colloque international à Saclay. Vous connaissez Saclay ? »

Elle prend garde à prononcer le mot à la française, avec l'accent sur la dernière syllabe.

« Juste de nom. Un colloque de quoi ? »

Physique. J'étais physicienne nucléaire.

Ah bon ! » La Française a l'air impressionnée.

« Mais... je croyais que vous travailliez dans les ordinateurs ? »

Helen et Jacob se regardent en riant.

« C'est une longue histoire, dit Helen. Pour résumer, on s'est reconverti en arrivant ici. Il fallait la nationalité américaine pour être embauché dans une usine nucléaire.

Ça n'a pas été si simple que ça, intervient Jacob avec un sourire. Lenoush pensait que l'informatique, ce serait trop difficile. J'ai eu du mal à la convaincre d'essayer. Et maintenant elle est la meilleure des programmeuses !

Je croyais que le niveau de maths serait trop élevé. Mais pas du tout. C'était très amusant. Comme d'apprendre une langue étrangère. »

Le dîner se passe vraiment bien. Alexandru a l'air détendu et heureux, pour la première fois en dix mois. Discrète, Helen ne pose pas de questions, mais la jeune Française parle d'elle spontanément. Elle explique qu'elle vient de passer deux ans comme lectrice de français à Harvard et s'appête maintenant à repartir pour la France, où l'attend un poste dans un lycée de la banlieue parisienne.

Ces informations renseignent Helen et Jacob sur l'avenir de la liaison de Marie et de leur fils : de toute évidence, il s'agit juste d'une aventure pour l'été. Helen en est soulagée. Quelque chose chez la Française la gêne. Sur le chemin du restaurant, les jeunes gens ont marché enlacés, et Marie a embrassé Alexandru sur les lèvres sans se soucier de ses parents qui suivaient juste derrière. Elle est maintenant en train de lui caresser la main, comme si elle ne pouvait pas se passer d'un contact physique. Il y a autre chose. Helen reconnaît dans les yeux de son fils la lueur qu'elle y a vue briller du temps de Lisa et de Ximena. Elle est contente qu'il s'amuse enfin après ses dix mois de deuil, mais elle sent intuitivement que la Française n'est pas la femme

pobíhají sem tam.

„To je nápad, pouštět klimatizaci!" zvolá Francouzka. „Venku je krásně a vevnitř všichni mrznou. V létě tady člověk s sebou vždycky musí mít svetr."

Naštěstí si ten svůj vzala. Helen je udivená. Nikdy ji nenapadlo, že by si někdo mohl stěžovat na klimatizaci. Ta skýtá komfort, který ve Spojených státech oceňuje snad ze všeho nejvíc.

„Marie je Pařížanka" oznamuje Alexandru poté, co číšník

přinesl talíře s prvním chodem.

„Paříž je krásné město!" zvolá Helen. „Byla jsem tam v roce

1968"

„V květnu 1968?" zvedne Francouzka obočí.

Ne. V říjnu," usměje se Helen. „Paříž byla velmi klidná. Po květnových událostech tam nezbylo ani stopy. Prochodila jsem úplně celé město. A synovi jsem koupila boty. Vzpomínáš, Alexandru?"

„Samozřejmě, mámi. *Mokasíny*"

„Z šedivě kozinky a s králičí kožešinou uvnitř. Tak krásné boty tehdy v Bukurešti neměl nikdo!"

„Vy jste mohli cestovat na Západ?" zajímala se Francouzka.

„Byla jsem pozvaná na mezinárodní konferenci v Saclay. Znáte Saclay?"

Dává si pozor, aby to jméno vyslovila správně, s přízvukem na poslední slabice.

„Akorát to jméno. Ta konference byla o čem?"

„O fyzice. Byla jsem jaderná fyzická."

„No ne!" Na Francouzku to zjevně zapůsobilo. „Ale... myslela jsem si, že pracujete v oblasti informatiky..."

Helen a Jakob se na sebe se smíchem podívají.

„To je dlouhá, historie," povzdychne si Helen. „Když to mám říct stručně, po příjezdu sem jsme se přeškolili. Na to, abych mohla být zaměstnaná v jaderné továrně, bych musela mít americkou národnost."

„Nebylo to tak snadné," zapojil se do hovoru Jakob s úsměvem. „Lenuš si myslela, že pracovat v oblasti počítačů bude moc těžké. Dalo mi hodně práce, než jsem ji přesvědčil, aby to zkusila. A teď je z programátorek ta nejlepší!"

„Myslela jsem si, že budou požadovat velmi vysokou úroveň matematiky. Ale vůbec ne. Bylo to moc zábavné. Jako učit se cizí řeči."

Večere se vskutku vydařila. Alexandru vypadá poprvé za posledních deset měsíců uvolněně a šťastně. Helen nechce být netaktní, a tak se ho na nic nevyptává, ale mladá Francouzka o sobě mluví úplně spontánně. Vysvětluje, že strávila dva roky jako lektorka francouzštiny na Harvardu a nyní se chystá odjet do Francie, kde ji čeká místo profesorky na lyceu na pařížském předměstí.

Z těchto informací se Helen a Jakob dozvídají leccos o budoucnosti známosti Marie a jejich syna — zcela evidentně jde jen o letní románěk. Helen se ulevilo. Něco na té Francouzce jí vadí. Cestou do restaurace šli mladí s paží ovinutou kolem pasu toho druhého a Marie políbila Alexandra na ústa, aniž si dělala hlavu s tím, že jeho rodiče kráčeji těsně za nimi. Nyní mu hladí ruku, jako kdyby si ani

qu'il lui faut.

En juillet, Alexandru leur annonce qu'il part en vacances en Europe afin d'y retrouver Marie et de voyager en Grèce avec elle. Il a l'air amoureux. Vers la fin du mois d'août, Helen appelle son fils un soir à Cambridge, et tombe sur une voix féminine avec un accent : il est clair que la Française lui rend visite ou s'est même installée chez lui. Mais le mois de septembre arrive, puis octobre, et il ne parle plus jamais d'elle. S'il descend voir ses parents, c'est seul. Apparemment, ils ont rompu. Helen ne pose aucune question. Son fils semble malheureux.

Fin novembre, grâce au succès du programme en Assembler auquel elle travaillait en juin, elle est promue *vice-président* de sa compagnie. Elle a maintenant le même statut que Jacob, et un salaire aussi élevé, ce qui n'est pas évident même en Amérique, où les femmes, comme partout dans le monde, sont souvent moins payées que les hommes pour le même travail. Jacob est très fier d'elle, Alexandru aussi. Ils fêtent l'événement dans le meilleur restaurant italien de Manhattan — elle aurait aimé un restaurant français, La Côte basque, ou La Grenouille, mais craignait de raviver chez son fils de mauvais souvenirs. Au bureau, il y a un cocktail en son honneur : on sert du Champagne français et le P-DG de la compagnie prononce un discours flatteur. Ses collègues lui offrent une fleur de magnolia blanche et lui expliquent que c'est la fleur qu'on donne aux lycéennes américaines qui viennent de passer leur bac. Helen se sent aussi fière et émue qu'il y a huit ans, le jour où elle a ouvert la lettre des Services d'immigration leur accordant la nationalité américaine et le droit de porter le nouveau nom, Tibb- Elle garde la fleur plusieurs semaines dans son réfrigérateur. Elle est heureuse d'être appréciée, reconnue et aimée. Elle découvre les privilèges des vice-présidents : si elle travaille tard le soir, elle peut appeler une limousine avec un chauffeur pour l'accompagner à la gare — voire dans le New Jersey si elle reste au bureau après dix heures. Au dernier étage de l'immeuble où se trouvent les bureaux de la compagnie, il y a une cafétéria réservée aux cadres supérieurs : sous une cloche de verre, c'est un lieu spectaculaire avec des meubles ultramodernes, tout blancs, dessinés par Philippe Starck, et une vue panoramique de Manhattan, de l'East River à l'Hudson. Quand elle va y boire un café et fumer une cigarette, c'est un moment de pur bonheur.

Grâce à son augmentation de salaire, ils peuvent acheter une nouvelle voiture, leur première voiture neuve, afin de remplacer la Buick d'occasion qui leur a rendu de bons et loyaux services pendant dix ans, mais qui a déjà trois cent mille kilomètres au compteur. Jacob choisit le modèle — Helen ne conduit pas et ne connaît rien aux voitures — et elle, la couleur, un bleu métallisé raffiné pour la carrosserie et un blanc crème pour le cuir des sièges. La Lincoln a une boîte de vitesses automatique, une climatisation bienvenue pendant les mois d'été, une chaîne stéréo avec un son excellent, et des dossiers merveilleusement confortables qui épousent la courbure du dos. « Madame la Vice-Présidente », lui dit Jacob avec un hochement de tête en ouvrant la portière du côté passager, et chaque fois Helen émet un petit rire joyeux.

Alexandru passe Noël avec eux, et leur annonce qu'il va reprendre des études. Helen s'en réjouit. C'est juste ce qu'elle espérait. Il est en train de rassembler les pièces pour son dossier de candidature. Il n'est ni gai ni triste. Comme plusieurs

na chvíli nemohla odepřít tělesný kontakt. Ale je tady ještě něco jiného. Helen v synových očích poznává světlo, jež tam vídala zářit za časů Lisy a Xi-meny. Je ráda, že po deseti měsících smutku se konečně dokáže zabavit, ale intuitivně cítí, že ta Francouzka není žena, jakou potřebuje.

V červenci jim Alexandru oznamuje, že odjíždí na prázdniny do Evropy za Marií a s ní pak pojedou do Řecka. Vypadá zamilovaně. Ke konci srpna volá jednou večer Helen synovi do Cambridge a padne na ženský hlas s přízvukem — je jasné, že Francouzka je u něj na návštěvě, nebo se k němu dokonce nastěhovala. Jenže pak přijde září, potom říjen, a on už se o ní vůbec nezmiňuje. Když přijede za rodiči, tak pokaždé sám. Očividné se rozešli. Helen se na nic nevyptává. Syn vypadá nešťastně.

Koncem listopadu je jmenována — díky úspěchu programu v Assembleru, na němž pracovala v červnu —, *viceprezidentkou* společnosti. Teď má stejné postavení jako Jakob a stejně vysoký plat, což není samozřejmé ani v Americe, kde bývají ženy podobně jako všude ve světě placeny za tutéž práci méně než muži. Jakob je na ni velmi pyšný, Alexandru také. Radostnou událost všichni tři společně oslavují v nejlepší restauraci na Manhattanu. Jí by se sice líbila francouzská restaurace, La Côte basque nebo La Grenouille, ale bála se, aby v synovi neoživila bolestné vzpomínky. V práci na její počest uspořádali pohoštění s francouzským šampaňským a ředitel společnosti pronesl lichotivý proslov. Kolegové jí dali květ bílé magnolie a vysvětlili jí, že tuhle květinu dostávají americké lyceistky po složení maturity. Helen se cítí stejně hrdá a dojatá, jako když před osmi lety otevřela dopis od imigračního úřadu a četla, že jim bylo uděleno americké občanství a právo nosit nové jméno, Tibbovi. Nechala si květinu několik týdnů v lednici. Je šťastná, že je oceněná, uznávaná a milovaná, objevuje privilegia viceprezidentů — pokud pracuje dlouho do noci, může si zavolat limuzínu se šoférem, který ji doveze na nádraží, nebo dokonce domů do New Jersey, jestliže se v kanceláři zdrží po desáté hodině. V posledním patře budovy, kde se nacházejí kanceláře její společnosti, je bufet pro vedoucí pracovníky — je to pozoruhodné místo pod skleněným poklopem, zařízené výhradně bílým ultramoderním nábytkem, který navrhoval Philippe Starck, s panoramatickým výhledem na Manhattan od East River po Hudson. Pokaždé, když si tam zajde vypít kávu a vykouřit cigaretu, *zažívá*, chvíli čistého štěstí.

Díky zvýšení platu si mohou koupit nové auto, jejich první nové auto, a nahradit tak starý buick z bazaru, který jim dobře a věrně sloužil deset let, ale na počítadle už má tři sta tisíc kilometrů. Jakob vybral model — ona neřídí a vůbec se v autech nevyzná — a Helen barvu, jemně modrou metalízu na karosérii a krémově bílé kožené potahy na sedadlech. Lincoln má automatické řazení, klimatizaci, která přijde vhod v letních měsících, stereo přehrávač s vynikajícím zvukem a úžasně pohodlná opěradla, která se plně přizpůsobí zakřivení zad.

„Paní viceprezidentko,“ praví Jakob s úklonou hlavy a otevírá dveře na straně spolujezdce, zatímco Helen se pokaždé šťastně zasměje.

Alexandru tráví Vánoce doma a oznamuje jim, že se opět vrátí ke studiu. Helen se raduje. Právě to od něj

mois se sont écoulés et qu'il n'a plus l'air de penser à la Française, sa mère lui demande un soir ce qu'elle est devenue. Quand elle voit son fils tressaillir comme si elle l'avait piqué avec une aiguille, elle regrette aussitôt sa question. « Ça n'a pas marché, maman. Sa vie est à Paris. » Une nouvelle année commence. Le téléphone sonne un dimanche matin de février vers dix heures. De la contre-allée où elle est en train d'aider Jacob à déblayer la neige tombée pendant ta nuit, Helen entend la sonnerie et rentre en courant par la porte du garage. Elle monte vite l'escalier et décroche dans la cuisine, à bout de souffle.

— Helen? Bonjour! »

Helen se demande à qui appartient cette voix féminine. Une assistante marketing ne l'appellerait pas par son prénom.

« Excusez-moi de vous déranger, continue la voix. Je suis Marie, l'amie d'Alex. Vous vous rappelez? On s'est rencontrées cet été.

— Bien sûr ! »

Elle éprouve un malaise immédiat et pressent un danger.

« Alex m'a dit que vous aviez été promue vice-présidente. Félicitations. C'est formidable ! s'exclame Marie avec un enthousiasme forcé qui donne à Helen la chair de poule.

— Oh, merci. C'est très aimable à vous. »

Helen est interloquée. La peur envahit chaque particule de son corps. Sa paume sur le combiné est moite. Pourquoi la Française l'appelle-t-elle deux mois après sa promotion pour la féliciter? Que veut-elle?

« Vous sauriez où est Alex, par hasard ? dit la Française du même ton anodin.

— Chez lui, à Cambridge, sans doute, répond Helen, soulagée par la simplicité de la question. Je lui ai parlé il y a dix minutes, et comme il a la grippe, il n'avait pas l'intention de sortir. »

Cette fois-ci, le silence dure plus longtemps. Helen se demande comment raccrocher sans paraître impolie.

« Il était supposé me rendre visite à Paris il y a une semaine. Il n'est jamais arrivé et ne m'a pas appelée », reprend Marie, d'une voix trop calme.

Helen reste muette. Elle souhaiterait pouvoir interrompre sur-le-champ cette conversation. Elle ne veut pas savoir ce que son fils a fait. Elle ne veut pas entendre cette femme pleurer au téléphone.

Il s'écoule une minute avant que la Française ajoute :

« Vous pensez que votre fils est quelqu'un de fiable? »

La flèche atteint Helen en plein cœur. Elle rit faiblement.

« C'est mon fils », dit-elle.

očekávala. Její syn si shromažďuje doklady pro svou kandidaturu. Není veselý ani smutný. Jelikož uběhlo pár měsíců a on vypadá, jako by tu Francouzku už pustil z hlavy, zeptá se ho matka jednou večer, kam se poděla. Když vidí, jak to se synem trhne, jako kdyby ho píchla jehlou, ihned zalituje, že se zeptala. „Nefungovalo to, mami. Její život je v Paříži.“ Začne nový rok. Jednoho únorového dopoledne kolem deseti hodin zazvoní telefon. Helen to zvonění zaslechne z postranní aleje, kde právě Jakobovi pomáhá odklízet sníh, který napadl přes noc, a rozběhne se do bytu přes garáž. Rychle vybíhá schody a na konci s dechem zvedne sluchátko. „Haló?“

„To je Helen? Dobrý den!“

Helen přemýšlí, komu by ten ženský hlas mohl patřit. Asistentka marketingu by ji křestním jménem neoslovovala.

„Promiňte, že vás ruším,“ pokračuje hlas. „Tady Marie, Alexova přítelkyně. Vzpomínáte si? Setkali jsme se v létě.“ „Samozřejmě!“

Náhle pocítí nevolnost a jako by tušila nebezpečí. „Alex mi řekl, že vás jmenovali viceprezidentkou. Blahopřeji. To je úžasné!“ zvolá Marie s nuceným nadšením, z něhož Helen naskočí husí kůže.

„Ach, děkuji. To je od vás moc hezké.“ Helen je zaražená. Strach jí proniká do každé částičky těla. Zvlhla jí dlaň, v níž drží sluchátko. Proč jí ta Francouzka volá dva měsíce po jejím povýšení, aby jí pogratalovala? Co asi chce?

„Nevíte náhodou, kde je Alex?“ ptá se Francouzka rádoby lhostejným tónem.

„Nejspíš u sebe doma, v Cambridgi“ odpoví Helen s úlevou, že položená otázka je tak prostá. „Mluvila jsem s ním před deseti minutami, a protože má chřipku, neměl v úmyslu jít ven.“

Tentokrát trvá mlčení déle. Helen přemýšlí, jak hovor ukončit a nebýt přítom nezdvorná.

„Vypadalo to, že mě před týdnem navštíví v Paříži. Ale on nepřišel, ani mi nezavola,“ pokračuje Marie až příliš klidným hlasem.

Helen oněmí. Nejradši by ten rozhovor okamžitě přerušila. Nechce vědět, co její syn udělal. Nechce slyšet tuhle ženu plakat do telefonu.

Uběhne minuta, než Francouzka dodá: „Myslíte si, že váš syn je člověk, na kterého se lze spolehnout?“

Ten šíp trefil Helen přímo do srdce. Slabě se zasměje.

„Je to můj syn,“ řekne.